

Mustafa, professeur d'anglais empêché

■ Mustafa a quitté la ville de Mossoul touchée par des missiles pour le calme de Bruxelles.

Témoignage Louise Vanderkelen

Vendredi 29 juillet 2016, cela a fait un an que je suis arrivé en Belgique”, explique ému Mustafa Falleh, un jeune homme irakien de 24 ans à la barbe bien taillée et aux lunettes carrées. Installé dans un local de la Plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés, à Jette, il explique que cela fait maintenant plus d’un an qu’il a traversé la Méditerranée. Pourtant, Mustafa a reçu la bonne nouvelle il y a un mois seulement. “J’étais tellement content d’être reconnu réfugié!”, s’extasia-t-il dans un anglais irréprochable.

Après Mossoul, la Turquie

Mossoul, sa ville du Nord de l’Irak, est sous l’emprise totale de l’Etat islamique depuis 2014. Cela fait bientôt deux ans qu’il a décidé de la quitter pour rejoindre la Turquie. Une idée qu’il avait en tête depuis bien longtemps. Après avoir interrompu ses études de littérature anglaise et passé neuf mois dans un petit appartement, il décide de se lancer. “J’y pensais beaucoup”, explique-t-il. Après avoir pris cette lourde décision, l’organisation de son départ fut rapide. En trois semaines, tout était planifié. “Des passeurs, il y en a partout en Turquie. C’est un véritable réseau. On connaît tous quelqu’un qui peut nous mettre en lien avec des passeurs”, explique Mustafa, comme si tout cela semblait évident.

Après s’être rendu au point de rendez-vous à Izmir, le long de la côte turque, il a embarqué avec son frère et trois cousins dans une camionnette, avec 45 autres personnes, vers une destination in-

connue. Et vers une heure du matin, ils étaient installés dans un petit bateau de fortune vers l’Europe. “J’ai payé le prix fort pour ce trajet. Il y a différentes gammes de prix pour la traversée et j’ai choisi celle à 1200 euros, réputée pour être l’une des plus sûres.” Après 3h30 de navigation dans la pénombre la plus totale, la petite embarcation arrive sur les côtes de l’île de Chios, en Grèce. S’ensuivent trois jours en camp fermé, le temps de prendre les empreintes. “Les Syriens avaient la priorité sur les Irakiens. Nous avons donc été reçus en dernier.”

La prison en Hongrie

Bus, trains, marche, bateau, tous ces moyens de transports ont été utilisés par la bande de cinq garçons pour atteindre la Belgique. Mais leur arrivée en Hongrie ne se passa pas comme prévu. “Nous nous étions donné deux jours pour trouver un passeur afin qu’il nous emmène en Autriche. Mais nous nous sommes fait arrêter par la police. Nous avons passé une journée en prison et deux solutions s’offraient à nous: soit nous devions demander l’asile en Hongrie, soit retourner en Irak.”

Aucune de ces alternatives ne leur plaisait et, à leur grand étonnement, les policiers les ont laissés partir avec un ordre de quitter le territoire dans les trois jours. “Ils m’ont dit que j’avais raison de ne pas demander l’asile ici. Nous avons été très chanceux!”, explique-t-il en rigolant.

Les campagnes belges de dissuasion

“Nous avons été débarqués du camion un 29 juillet à 4h heures du matin dans Bruxelles. Il faisait très froid la nuit. J’étais en T-shirt et en short.”

Mustafa n’est pas prêt d’oublier ce moment. Dès six heures du matin, lui et sa famille se placent dans la file de l’Office des étrangers pour être accueillis, 8 heures plus tard, dans le centre d’accueil de demandeurs d’asile du Petit Château, dans la capitale. Il y restera quelques semaines avant

d'être transféré avec son frère et ses cousins dans une initiative locale d'accueil (ILA), à Estinnes-au-Mont, près de Mons.

Son parcours d'accueil va être marqué par les nombreuses campagnes menées par le secrétaire d'Etat à l'Asile et à la Migration, Theo Francken (N-VA), qui visent à dissuader les jeunes migrants irakiens de demander l'asile en Belgique. *"Je n'ai pas compris pourquoi je recevais ces lettres. Je viens de Mossoul, où l'EI est partout."*

Le frein de l'équivalence de diplôme

Mustafa a eu de nombreuses difficultés à terminer son bachelier en littérature anglaise. La ville de Mossoul étant dévastée, il a dû passer son dernier examen dans la ville de Kirkouk, à 200 kilomètres de là. *"De nombreuses fois j'ai dû expliquer les raisons de mon voyage aux soldats de l'EI. Ils peuvent vous tirer une balle dans la tête comme ça, sans raison. J'avais peur."* Mais, heureusement, le jeune homme

a pu passer son examen et obtenir le bachelier qu'il espérait tant. Aujourd'hui, en Belgique, il aimerait reprendre ses études afin d'obtenir le master en littérature anglaise. Cela lui est pourtant impossible. *"Mon diplôme est resté à Mossoul. Sans cela, mes études n'ont plus aucune valeur et je ne peux pas travailler comme professeur d'anglais ici, comme je le faisais en Irak."* Mustafa, qui vit désormais à Schaer-

beek, se renseigne sur les tenants et aboutissants de l'équivalence de diplôme.

En attendant, il coordonne le projet Refugees Got Talent, qui a pour but de promouvoir les talents artistiques des réfugiés à travers des expositions. Il espère toutefois retourner en Irak si la situation finit par s'améliorer. *"Inch'Allah."*

"Des passeurs, il y en a partout en Turquie. On connaît tous quelqu'un qui peut nous mettre en lien."

MUSTAFA FALLEH

Jeune Irakien venu de Mossoul.

Épinglé

Mustafa Falleh (2/6)

Crise. Voilà maintenant un an que la Belgique a connu "la crise de l'accueil" des demandeurs d'asile.

Rencontres. Durant une semaine, "La Libre" retrace les parcours et les espérances de ces personnes venues se reconstruire en Belgique.

